

## VEILLÉE FUNÈBRE

**J**'étais censée mourir à cinq heures cinquante-sept du matin.

En tout cas, c'est ce que j'avais planifié depuis des mois. Je m'étais d'abord renseignée sur les meilleurs moyens de le faire, puis j'avais appris les signaux d'alarme pour m'assurer de n'en révéler aucun. Les gens qui veulent être sauvés abandonnent leurs possessions et font leurs adieux. J'avais dépassé ce stade depuis longtemps ; je voulais juste que tout s'arrête.

Il n'y avait pas de lumière au bout de ce tunnel.

Alors deux jours après la fin de l'année scolaire, j'avais quitté la maison pour ce qui devait être la dernière fois. Je n'avais laissé aucun message d'explication. Selon moi, ça ne permettait jamais de tourner la page et donnait un sentiment de culpabilité aux survivants. Je préférais laisser mes parents croire que je souffrais d'une maladie mentale non diagnostiquée plutôt qu'ils sachent qu'ils auraient peut-être pu me sauver ; ce fardeau aurait pu mener mes parents à leur fin après moi, et ce n'était pas ce que je voulais. Je ne voulais qu'une seule fin.

J'avais marché jusqu'à la station de métro que j'empruntais régulièrement pour faire les courses ou aller à l'école.

J'avais eu largement le temps de changer d'avis, mais j'avais fait toutes les recherches de façon très méticuleuse. J'avais envisagé toutes sortes de méthodes et avais finalement choisi l'eau parce que ce serait propre et rapide. Je détestais l'idée de laisser quelque chose à nettoyer à mes parents. À cette heure de la nuit – ou du matin, selon le point de vue –, la ville était relativement calme. *Et tant mieux.* J'étais descendue à North Station et avais parcouru le dernier kilomètre en traînant les pieds.

Les sauteurs adoraient cet endroit, mais si vous choisissiez le mauvais moment, quelqu'un risquait de vous remarquer, d'appeler les autorités. Au final, je me serais retrouvée dans une rue bondée de conducteurs énervés : route barrée, véhicules de police... et tout le tintouin médiatique. J'étais assez maligne pour saisir ma chance ; en fait, j'avais étudié les options les plus efficaces et comparé les moments auxquels les morts survenaient le plus souvent. Contrainte par les horaires des transports en commun, j'étais arrivée un peu plus tard que la majorité de ceux qui étaient morts ici, mais je pouvais encore faire le grand saut.

À cette heure, il n'y avait pas beaucoup de circulation. Le pont était immense, mais je n'avais pas besoin de le parcourir en entier. L'obscurité avant l'aube projetait des ombres sur les pylônes en métal. Je faisais face à mon destin. Je ne ressentais rien de particulier. Pas de joie, mais pas de tristesse non plus.

Ces trois dernières années avaient été les pires de ma vie. J'avais regardé des vidéos pleines de bons sentiments du genre « Ça s'arrangera », mais je n'étais pas assez forte pour supporter une année supplémentaire quand il n'y avait aucune garantie que le lycée se passerait mieux. Les blagues incessantes, le harcèlement constant... si c'était tout ce à quoi je pouvais m'attendre, alors j'étais prête à mourir. Je ne savais pas pourquoi on me détestait autant à l'école. À ma connaissance, je n'avais jamais rien fait d'autre qu'exister,

mais cela suffisait. À la Blackbriar Academy, une école privée hors de prix que payaient mes parents en pensant qu'elle me garantirait un brillant avenir, il ne fallait pas être moche, bizarre ou différente. J'étais tout ça à la fois. Et pas comme dans les films où la geek lâche ses cheveux et remplace ses grosses lunettes par des lentilles de contact pour devenir soudainement une nana super sexy.

Quand j'étais petite, cela ne me dérangeait pas. Mais plus j'avais grandi, plus les gamins étaient devenus méchants, surtout ceux qui étaient beaux. Pour se mêler à leur foule, il fallait avoir une certaine apparence et l'argent était important. Les enseignants cédaient à tout ce que leur disait la bande des Intouchables et la plupart des adultes avaient assez de cruauté cachée en eux pour croire que quelqu'un comme moi le méritait, que si je faisais des efforts, je pourrais arrêter de bégayer, me faire opérer le nez, me teindre les cheveux et m'inscrire dans une salle de sport. Donc clairement, c'était ma faute si je préférais lire qu'essayer de m'élever au niveau des personnes que je détestais.

Avec les années, les gamineries avaient empiré. Ils m'avaient volé mes vêtements dans mon casier de sport si bien que j'avais dû aller en cours en jogging puant la transpiration. Pas un jour passait sans qu'ils ne fassent quelque chose, ne serait-ce qu'un simple coup de pied, une bousculade ou une parole qui faisait aussi mal qu'un coup de couteau. Je me disais que je pouvais y survivre ; je citais Nietzsche dans ma tête et faisais semblant d'être une héroïne courageuse. Mais même si les persécutions m'avaient endurcie, ce n'était pas suffisant. Quatre mois plus tôt, à la veille des vacances d'hiver, elles m'avaient brisée.

Je repoussais ce souvenir comme la bile que je ravalais quotidiennement. Ce qu'il y avait de pire, c'était la honte, comme si j'avais fait quelque chose pour mériter ça. Être intelligente et laide n'était pas une raison suffisante pour ce qu'ils m'infligeaient. Rien ne le justifiait. C'est là que j'avais

élaboré le plan B. Je n'avais pas d'amis. Je ne manquerais à personne. Au mieux, mes parents, clichés des professeurs d'université, estimeraient que j'avais gâché mon potentiel. Parfois, je me disais qu'ils m'avaient eue pour réaliser une expérience sociologique. Quand ils retrouveraient mon corps, ils plaqueraient un gros tampon « ÉCHEC » sur mon dossier.

Le ciel était gris nacré et le brouillard flottait au-dessus de la rivière. Je rassemblai mon courage en prenant une profonde inspiration. J'étais passée avec un air amusé devant un panneau disant : « Déprimé ? Appelez-nous », accompagné d'un numéro de téléphone. Je l'avais ignoré, tout comme un gros tas de crottes de pigeon, puis continuai jusqu'à ce que je sois assez loin pour que l'eau me noie rapidement, à condition que l'impact de la chute ne me tue pas sur le coup. Maintenant, il ne me restait plus qu'à enjambrer tranquillement le garde-fou et me lancer.

*Fin.*

J'eus soudain l'impression qu'un tessou de verre cranté s'enfonçait dans ma poitrine ; des larmes me brûlèrent les yeux. Pourquoi personne ne me remarquait ? Pourquoi personne ne faisait rien ? Peut-être que j'étais comme les autres âmes perdues après tout. Je voulais sentir une main sur mon épaule, que quelqu'un m'arrête. Tremblante, je posai un pied sur la glissière de sécurité et laissai pendre ma jambe. Adossée au métal, je voyais la rivière sombre s'étendre devant moi comme si elle menait aux enfers. Pour moi, c'était le cas. Mes muscles se contractèrent, mais je n'avais pas besoin de sauter. Tout ce que j'avais à faire, c'était me pencher au-dessus du vide. Il y aurait quelques secondes de chute libre, puis je heurterais l'eau. Si la chute ne me tuait pas, les pierres dans mes poches le feraient.

J'avais prévu toutes les éventualités.

Je fis un pas en avant.

Une main sur mon épaule m'arrêta. Ce simple contact me transmet une chaleur qui me choqua presque à mort.

Je n'arrivais pas à me souvenir de la dernière fois que quelqu'un m'avait touchée, sauf pour me faire mal. Mes parents n'étaient pas du genre à faire des câlins. Tant que j'avais des A, ils se fichaient un peu de ce qui m'arrivait. Ils disaient qu'ils m'apprenaient à me débrouiller seule. J'avais plutôt le sentiment qu'ils m'apprenaient à me détruire seule.

*Mission accomplie.*

Je me retournai, m'attendant à voir un employé docile, impatient de commencer sa journée de boulot et prêt à gâcher mes plans soigneusement élaborés. Dans ce cas, je devrais parler rapidement pour éviter que la police ne soit impliquée et que je sois enfermée dans un hôpital psychiatrique. Ils me mettraient sous surveillance et me garderaient trois jours au cas où je ferais une rechute et éprouve de nouveau le besoin de mettre fin à mes jours. J'avais préparé un mensonge : j'expliquerais que je faisais des recherches sur le suicide pour rendre une dissertation de sociologie plus intéressante. Mais le type qui avait interrompu ma fuite m'avait aussi volé toute capacité de penser de manière cohérente. Sa main resta sur mon épaule, me maintenant sur place, mais il ne dit rien.

Moi non plus.

Je ne pouvais pas parler.

Il avait le genre de visage qu'on voit dans les magazines, sculpté et photoshopé à la perfection. Des pommettes saillantes surmontaient sur une mâchoire virile et une bouche appelant aux baisers. Son menton était fin, juste comme il faut. Il avait un long nez aquilin et des yeux vert jade avec une forme féline. Son visage était... obsédant, troublant même. Sa crinière noire coupée en dégradé prenait des teintes cuivrées sous la lumière des lampadaires. Dans une minute ou deux, quelqu'un nous verrait. Même si la circulation était fluide, elle n'était pas inexistante, et un conducteur inquiet finirait par s'arrêter ou appeler les secours. Je voyais mon champ des possibles se restreindre.

— Quoi ? finis-je par dire sans bégayer.

— Tu n’as pas à faire ça. Il y a d’autres options.

Je n’essayai pas de raconter des histoires. Son regard doré franc me donnait l’impression que ce serait une perte de temps. Une partie de moi pensait que j’avais déjà sauté et qu’il faisait partie de ma vie après ma mort. Ou peut-être que j’étais sous respirateur après avoir été repêchée dans la rivière, et cet homme apparaissait donc dans une sorte de rêve comateux. J’avais lu des études dans lesquelles les médecins affirmaient que les gens faisaient des rêves incroyablement pénétrants pendant la catatonie.

— Ah ouais ? Comme quoi ?

Je m’attendais à ce qu’il parle de thérapie. De séances de groupe. De médicaments. N’importe quoi pour que je dégage de ce pont. À cet instant, seule la force de ses biceps me retenait de me jeter en arrière. Enfin, ça... et la curiosité.

— Tu peux me laisser t’aider.

— Je ne vois pas comment ce serait possible.

Mon ton était triste et en dévoila plus que je ne l’aurais voulu.

Je n’avais pas l’intention de parler de mes problèmes à un inconnu, même s’il était très beau. En fait, ce charme me donnait encore moins confiance en lui. Les gens beaux ne me traitaient correctement que lorsqu’ils préparaient quelque chose d’horrible. Avec du recul, j’aurais dû être sur mes gardes ce jour-là, mais j’étais si fatiguée, et je voulais tellement croire qu’ils avaient l’intention d’arrêter de me harceler. J’étais prête à accepter leurs excuses et aller de l’avant. *Tout le monde peut mûrir, non ?*

— Voilà le marché. On va boire un verre et je te ferai une proposition. Si ce que tu entends ne te plaît pas, je te raccompagnerai jusqu’ici et cette fois, je ne t’arrêterai pas. Je ferai même obstacle à quiconque tentera de te dissuader.

— Pourquoi devrais-je te suivre ? Tu pourrais être un meurtrier cinglé.

— De toute façon, tu avais l’intention de te tuer.

— J’allais le faire rapidement. Ce qui n’est peut-être pas ton cas. Être suicidaire ne signifie pas être stupide.

Il éclata de rire.

— Tu vois, c’est pour ça que je ne suis pas venu en voiture. Je savais que tu ne voudrais pas monter dedans.

Bizarre. On aurait dit que nous étions de vieux amis, mais je me serais souvenue de quelqu’un comme lui.

— Tu as tout à fait raison.

— Tu peux marcher deux mètres derrière moi si tu préfères.

Je n’étais pas sûre que ce soit le cas, mais avec son aide, je repassai par-dessus la barrière. Son argument tenait la route et j’étais curieuse. Qu’avais-je à perdre ? Il allait peut-être essayer de me faire entrer dans une secte. Nerveuse et prudente, je traînais les pieds derrière lui, les yeux rivés sur son dos pendant tout le trajet. J’étais prête à mettre fin à mes jours selon ma méthode, pas à me retrouver dans un trou. Ce serait clairement pire. Je frissonnai en me demandant si c’était une bonne idée. Mais la curiosité m’empêcha de faire demi-tour.

Je le suivis pour quitter le pont et, dans ce sens, le trajet me parut plus long ; les pierres dans mes poches pesaient de plus en plus lourd à chaque pas. Finalement, nous atteignîmes la rue avant de passer devant un grand nombre de restaurants fermés, principalement italiens. Il s’arrêta devant un *dinner* ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre qui s’appelait le Cuppa Joe. En devanture, il y avait un mug géant dont les contours étaient soulignés par un néon rouge. À l’intérieur, une horloge en néon bleu et rose tinta, émettant une espèce de bourdonnement grave que j’entendis à peine. D’après la position des aiguilles, il était six heures cinq et j’avais raté ma *deadline*.

Deux serveuses portaient une tenue en polyester au summum du chic, pendant que des vieilles dames étaient assises un café à la main, des traces de rouges à lèvres sur le bord des tasses et le maquillage remplissant leurs rides. Il

y avait aussi des couples de personnes âgées ; les hommes en pantalon écossais et ceinture blanche, les femmes en robe chemisier. Tout le monde dans ce restaurant avait une allure étrange. Il aurait pu s'agir d'acteurs sur un plateau de tournage, auxquels le réalisateur d'un autre monde aurait dit : « Vous êtes dans un *dinner* en 1955 ». Je comptais aussi trop de clients pour cette heure. Et puis il y avait dans l'atmosphère une certaine impatience, comme s'ils attendaient tous notre arrivée. J'écartai cette idée en me disant que ce n'était qu'un symptôme de l'aspect complètement surréaliste qu'avait pris cette journée.

Le samaritain sexy s'assit près de la fenêtre si bien que la lumière rouge de la tasse de café géante éclairait la table par à-coups. Je pris place en face de lui et joignis les mains comme à un entretien d'admission à l'université. Il me sourit. Sous les lumières fluorescentes, il était encore plus agréable à regarder qu'il ne l'était sur le pont.

Mais cela ne me plaisait pas.

— Alors c'est là que tu appelles les flics ? Tu as su m'attirer jusqu'ici avec douceur. Bravo.

À ma grande surprise, ces paroles sortirent de ma bouche sans problème. En sa compagnie, je n'étais pas du tout nerveuse, principalement parce que je soupçonnais à moitié qu'il était le fruit de mon imagination.

— Non, c'est là que je me présente. Je m'appelle Kian.

D'accord, je ne m'attendais pas à ça.

— Edie.

Diminutif d'Edith, qui était ma grand-tante maternelle. Personne n'utilisait mon surnom, sauf moi... dans ma tête. À l'école, ils m'appelaient la Kramée.

— Je sais qui tu es.

Je retins mon souffle.

— Quoi ?

— Je ne suis pas tombé sur toi par accident.

Avant que je n'aie le temps de répondre, Kian fit signe à la serveuse et commanda du café.

Elle me jeta un coup d'œil interrogateur. *C'est quoi ce bordel ?* De toute façon, vu que j'allais mourir après cette conversation...

— Je vais prendre un milk-shake à la fraise.

— Hal, cria la serveuse. Prépare un milk-shake.

Un bruit affirmatif surgit du fond et la femme passa derrière le comptoir pour verser du café à Kian. Elle le servit avec un sucrier et un petit pot de crème.

— Vous le prenez bien comme ça, non ?

Il lui sourit.

— Bonne mémoire, Shirl.

— C'est comme ça que j'ai les meilleurs pourboires, dit-elle en lui faisant un clin d'œil avant de passer à la table suivante.

Je reprends le fil de la conversation tandis qu'il remue la crème et le sucre dans son café.

— Explique-moi comment tu as su qui j'étais et comment me trouver. Ça fait un peu pervers et je suis tentée de m'enfuir dès que j'aurai fini mon milk-shake.

— Alors je dois présenter mes arguments, dit-il doucement. Le malheur laisse une marque sur le monde, Edie. Comme toutes les émotions fortes. La rage, la frayeur, l'amour, le désir... ce sont des forces puissantes.

— OK. Qu'est-ce que ça a à voir avec moi ?

— Ta souffrance a attiré mon attention il y a des mois de cela. Je suis désolé d'avoir mis autant de temps à agir, mais je dois respecter certaines règles. Je devais attendre que tu atteignes le point de rupture avant de pouvoir te proposer un marché.

— Si c'est là que tu me proposes une combine en or contre mon âme, je ne suis pas intéressée.

Il me lança un sourire éclatant. Un petit frisson de chaleur me parcourut parce qu'il semblait apprécier ma répartie.

— Rien d’aussi définitif.

— Je suis tout ouïe, dis-je tandis que la serveuse m’apportait mon verre contenant un vrai milk-shake avec des tortillons de crème fouettée et une cerise bien rouge posée au sommet ; il était presque trop joli pour être bu.

Je le remuai délibérément avec ma paille, gâchant sa beauté, et aspirai une énorme gorgée.

*Délicieux.*

— Quand des humains au potentiel exceptionnel atteignent le point de rupture, ce que nous appelons l’extremis, nous pouvons intervenir.

Je m’étouffai.

— Des humains. Et toi, tu es *quoi*, exactement ?

Maintenant, j’étais convaincue que c’était l’introduction du piège le plus spectaculaire de tous les temps. Je tendis le cou pour chercher Cameron, Brittany, Jen, Alison ou la mascotte des *cheerleaders*, Davina. Elle avait trop de mélanine pour les standards de l’équipe de Blackbriar, alors ils la cachaient dans un costume de lion la moitié de l’année scolaire et quand elle en sortait, c’était pour faire des courses pour les Intouchables, qui la traitaient plus comme un sous-fifre qu’une amie. Je ne vis personne de l’école, mais cela ne voulait pas dire qu’ils n’étaient pas dans la chambre de l’un d’entre eux, morts de rire devant leur écran connecté à la webcam de ce mec. Tout ça finirait probablement sur YouTube.

*Comme la première vidéo.*

Kian secoua la tête.

— Je ne peux pas répondre à cette question à moins que nous arrivions à un accord.

— Venons-en aux faits, dis-je, lasse. Je ne sais pas comment ils te paient, si tu es un comédien en galère, ou quoi, mais ça ne m’intéresse pas. Ce n’est même pas la blague la plus méchante qu’ils aient mise en place. Ils regardent, là ?

— Edie...

— Attends, l’interrompis-je. Je te parie que tu ne seras payé que si je joue le jeu jusqu’au bout. Dis-m’en plus sur ce pacte génial. Je peux l’avoir pour quatre versements de neuf dollars quatre-vingt-quinze ?

Il ne répondit pas. Au lieu de cela, il se pencha sur la table et prit ma main. *Et maintenant, l’engagement par morsure*, me dis-je.

Puis le monde disparut, comme quand on appuyait sur le bouton « avance rapide » d’un vieux magnétoscope. Je me souvenais de ceux qu’il y avait en primaire, l’école pas chère que je fréquentais avant que mes parents soient publiés, remplissent leur premier brevet et puissent payer une prépa super chère. En une fraction de seconde, le restaurant avait tout simplement disparu.

Une violente bourrasque plaqua mes cheveux contre mon visage. Mes lunettes se couvrirent de givre et ma peau de chair de poule à cause de l’air glacial. Une montagne se tenait devant moi, rocheuse et sauvage. Si je faisais quatre pas en avant, je tomberais de la falaise. Le vertige me fit tourner la tête et je me cramponnai au bras de Kian, incapable de dire un mot. Ça ressemblait au Tibet... ou en tout cas, aux photos que j’en avais vu. J’avais toujours voulu y aller... m’agenouiller dans un lieu saint avec les moines terrés dans le silence. Pouvait-il savoir ça de moi ? Je ne voyais aucun signe de civilisation, juste des arbres, la roche et les étoiles. Le froid me pénétrait ; j’étais habillée pour la fin du printemps à Boston, pas avec une tenue de sherpa. Le choc me paralysa quelques secondes.

Mon Dieu, je devais avoir perdu la tête. « Hello, le rêve comateux, tout va bien ? Voyons voir jusqu’où tu vas comme ça. Mais s’il y a une chance infime que ce soit réel, murmurai-je, arrête. Arrête tout ça. »

En un claquement de doigts, nous étions de retour au Cuppa Joe. J’avais l’impression d’avoir des glaçons à la place des mains. Les siennes, qui tenaient toujours les miennes,

transmettaient la même chaleur que j'avais remarquée quand il m'avait touché l'épaule. Je regardai tout autour de nous en me demandant si quelqu'un avait remarqué quelque chose. Les autres clients ne montraient aucun signe d'anomalie, mais les gens ne font pas ça. Disparaître et se matérialiser, comme si quelqu'un nous téléportait dans un vaisseau.

Mais peut-être que là était la clé. Les *gens* ne font pas ça. Kian avait dit de moi que j'étais un humain exceptionnel, sous-entendant que ce n'était pas son cas. Le profond scepticisme qui m'habitait était mort au sommet de la montagne. Je retirai mes mains et pris plusieurs grandes respirations pour essayer de calmer mon cœur qui battait à tout rompre.

— Comment ça se fait que personne ne bronche ? C'était un truc digne de *Star Trek*.

— C'est chez nous, dit-il. Ça appartient à la compagnie. Je ne peux pas t'en dire plus pour le moment.

— Eh bien, ce petit tour s'inscrit assez haut sur l'échelle du « elle va me prendre au sérieux maintenant ».

— En général, je n'y ai pas recours aussi tôt dans la conversation, admit-il.

Mon milk-shake était toujours sur la table, en train de se transformer en une bouillie rose pâle.

— Désolée de t'avoir interrompu. Tu parlais d'extremis ? Il acquiesça.

— C'est quand un humain est sur le point de mourir. Bizarrement, ça me réconforta.

— Alors j'allais réussir.

Kian ne semblait pas aussi réjoui.

— Oui. Dans un sens, tu es déjà partie, Edie. Si ton destin n'était pas actuellement dans les limbes, je ne serais pas autorisé à te parler. Il y a un moment pivot juste avant la mort, où l'on peut conclure un marché. Je suis autorisé à te proposer trois faveurs maintenant en échange de trois faveurs plus tard.

— Je ne comprends pas. Quel genre de... faveurs ?

— N'importe quoi, répondit-il.

— *N'importe quoi ?*

D'après mon ton, il était évident que j'imaginai des choses plus importantes et plus impossibles que des billets pour Tahiti.

— Ma capacité à changer ta vie est seulement limitée par ton imagination.

— Mais ensuite, tu me demanderas n'importe quoi, fis-je remarquer. Trois fois. Et si ce n'est pas quelque chose que je peux te donner ?

— Les faveurs demandées en retour seront toujours à ta portée. C'est comme ça que ça marche.

— Mais il n'y a pas de limite à ce que tu pourrais demander... ni quand. Ça pourrait être terrible. Ou illégal.

Je me souvenais trop bien de la nouvelle *La Patte de singe* ; c'est ça le problème quand on est passionnée de lecture. Quelqu'un qui aurait passé moins de temps le nez dans les livres aurait certainement déjà signé sur les pointillés.

— Tu étais prête à t'enlever la vie, dit Kian. Mais es-tu assez courageuse pour la changer ?

— Tu ne m'as pas répondu. Qu'est-ce que tu es ?

— Comment cela pourrait-il t'aider à prendre une décision ? Si je suis un démon, il y a peu de chances que je l'admette, alors je pourrais dire n'importe quoi. Comment saurais-tu si je dis la vérité ?

Il marquait un point. Je lui jetai un regard mauvais et sirotai mon verre, pendant que les dangers et conséquences éventuels tournaient dans ma tête. Puisque j'avais accepté le fait que je n'avais pas d'avenir, envisager tout ce qui pouvait mal tourner ne me semblait pas si effrayant. Si ma vie implosait dans vingt ans, quand il faudrait payer la note, est-ce que ça ne valait pas le coup d'être heureuse avant ? Cela faisait si longtemps que je n'avais pas ri que je ne me souvenais pas de la sensation que ça faisait de marcher sans cet horrible poids sur la poitrine.

— Admettons que j’accepte ta proposition. Y a-t-il une limite dans le temps pour utiliser mes faveurs ?

Je vis dans ses yeux pétillants qu’il était content. Kian pencha la tête.

— La première doit être utilisée dans l’année. Le reste avant cinq ans.

— Pour éviter que les gens aient ce qu’ils veulent avec la première, puis gardent les autres jusqu’à leur mort, vous empêchant ainsi de leur demander quoi que ce soit en échange.

— Exactement. Les faveurs en retour peuvent être demandées n’importe quand après l’accomplissement de notre part du marché.

— Alors on peut nous demander le remboursement n’importe quand. Tu parles d’une épée de Damoclès.

— C’est l’impression qu’ont certains. D’autres vivent l’instant présent sans s’inquiéter de l’avenir.

J’enfonçai la paille au fond de mon verre en me mordillant la lèvre inférieure.

— Ça a l’air plutôt diabolique comme ça. J’espère que tu le sais.

— J’en suis conscient.

Sa voix était empreinte de peine et je me demandai ce qui pouvait rendre triste quelqu’un comme *lui*.

— Peux-tu me parler des personnes pour qui tu travailles ?

— Pour le moment, non.

J’aurais aimé glaner quelques informations avant de prendre une décision, mais sa réponse sous-entendait qu’il ne pourrait répondre à mes questions qu’après que j’aurais accepté les clauses du contrat. Cela semblait louche ; cela ne pouvait pas être honnête si mes bienfaiteurs préféraient se cacher dans l’ombre. Une chose était sûre à propos de cette situation : la curiosité avait supplanté mon désespoir dans le palmarès de mes émotions.

— Tu as dit que tu t’adressais aux humains exceptionnels.  
Pourquoi moi ?

J’étais intelligente, mais pas au point d’éradiquer le cancer.

— Si je te disais pourquoi nous voulons te sauver, cela pourrait perturber ta chronologie.

— Tu veux dire que si j’apprends que je vais résoudre le problème de la fusion froide, je risquerais de ne pas le faire. Je pourrais décider d’élever des lapins à la place.

— Tu détestes les lapins, dit gentiment Kian.

— Ouais.

C’était vrai... depuis que l’un d’entre eux m’avait mordue en primaire. Mais c’était vraiment bizarre qu’il le sache.

— Voilà le marché. À toi de choisir, Edie.

À partir de cet instant, je sentis que mon avenir était entre mes mains.

— Puis-je avoir un peu de temps pour y réfléchir ?

— Non. Désolé.

— Ça revient à sauter de toute façon. Tu peux me ramener sur le pont... sauf que cette fois tu ne m’arrêteras pas. Est-ce que ce sera comme si nous n’étions jamais venus ici ni allés sur la montagne ?

— Oui.

Je souris. Pour quelqu’un comme moi, une seule réponse était envisageable.